

Monteur de chapiteaux

Il a une cinquantaine. De belles rides, des mains avec un contour noir autour des ongles. Il me rappelle le personnage principal du film russe « L'été froid de 53 ». On se sent en sécurité à ses côtés. Dix minutes m'ont suffi pour comprendre tout cela. Il est maigre et sombre. Une cigarette en permanence entre les doigts. Un trou sur sa flanelle près de l'aisselle. Un regard moqueur et en même temps humilié. Des yeux respirant la bonté et de l'ironie, un peu bachkirs ou kazakhs, bien qu'il soit français. Il enlève de ma tête le capuchon de mon imperméable en polyéthylène : « C'est pas la peine ! Il ne pleut pas ! » Comme une bénédiction.

Octobre 2007. J'appartiens à une équipe internationale de bénévoles. On est venu à Guichen pour installer les stands pour un salon d'agriculture biologique. Je viens de la Russie, de la mer du Japon, et je n'ai aucune idée de l'agriculture biologique. On habite dans un tipi : six filles et quatre garçons. Louis, un Français de Brest qui a 52 ans, dort seul dans une petite tente à côté parce qu'il ronfle. Tous sont européens, sauf Foussy de Lesotho et moi. Sur la carte, on mesure la distance entre Paris et le Lesotho, puis entre Paris et Vladivostok. Vladivostok gagne. Ça m'énerve. « Elle est venue du bout du monde pour nous donner un coup de main ! ». Cette attention particulière m'emmerde déjà. Je suis étourdie, tout me paraît irréel. Le matin, au moment de sortir de mon sac de couchage, je crève de froid. C'est octobre. Ça caille. On est tous enrhumés. Et malgré tout cela, j'ai l'impression d'échouer dans un conte de fée. Je répète tout bas leurs prénoms magiques : Kaja, Elena, Tobias, Eva, Léo, Stéfania et je manque d'air. Nous sommes unis ici, à ce point de l'Univers, aujourd'hui à cette heure précise, et je n'oublierai rien, quoi qu'il arrive, même si nous devenons vieux, même si nous mourons, ces étoiles nocturnes de Guichen et l'herbe mouillée du matin et du soir sont à nous, à jamais.

Avant de venir ici, on a fait de la maçonnerie pendant huit jours au Sel de Bretagne, un tout petit village en pierre près de Rennes, dont le maire ressemble à

un Russe. On y a fait un muret et un puits. Mais peut-être les a-t-on démolis après notre départ ?

Quelquefois, j'ai l'impression d'être dirigée par quelqu'un d'invisible. Une force céleste. Il faut juste se laisser porter par le courant, se laisser guider sans trop penser et sans se poser de questions. Maintenant je n'arrive pas à croire que j'ai fait une telle chose. Le premier jour où l'on montait des stands je l'ai vu. J'ai pris une photo de lui en cachette. Puis ils sont partis pour revenir le lundi démonter les stands après le salon.

Dimanche dans l'après-midi, pendant que les visiteurs, au style hippie, se baladent et choisissent des produits bio, j'entre dans notre tipi, atteinte par une crise de folie, et je rédige un message avec un stylo à trois couleurs que j'ai acheté ce jour-là. Je signe « Irina de la Russie ». Je glisse l'enveloppe orange de papier recyclé sous la couverture du CD de Zemfira, une chanteuse rock russe dont je suis passionnée. Dimanche soir après un dîner de fête dans une grande cantine de l'« Espace Galatée », je m'approche de Tanguy, un mec sympa qui travaille dans cette association. Coup juste, je choisis toujours la bonne personne. Je lui montre la photo sur mon appareil et le prie de passer ce CD à ce monteur de chapiteaux prénommé Philippe. « Je le ferai » dit Tanguy en me regardant d'un air moqueur. Comme tout le monde, il a un peu bu, j'ai peur qu'il n'oublie. En même temps je lui fais entièrement confiance.

Le matin Tanguy passe près de moi et touche mon épaule en disant « Je le lui ai donné ». Je rougis, Elena et Stéfania me regardent bouche bée et après commencent un interrogatoire. Je prends le maquis et souris sans rien dire. « Elle est gamine ! » - dit Stéfania d'un ton de grande sœur. Kaja perce toujours la vérité : « Tu es un peu amoureuse, n'est-ce pas ? »

Je fais quelques tentatives maladroitement d'aborder Philippe. « Est-ce ce vous aimez votre travail ? » Il éclate de rire : « Ça va ! Et toi ? », s'adresse à Jean, son petit

collègue au visage rouge : « Elle me demande si j'aime mon travail ! ». Une heure passe dans des tourments infernaux. Enfin le miracle se réalise : Jean reconnaît mon accent de l'Est, fait signe à Philippe et se retire, nous laissant seuls dans la clairière.

- Viens, on va s'asseoir. Assieds-toi, je ne vais pas te manger quand même. Tu fais quoi comme études ?

- Oh non, je les ai déjà finies.

- T'as quel âge ?

- Mmm, vingt-deux...

- Je te donnerais un peu moins. Oui, je te donnerais un peu moins.

Tant mieux. J'en ai vingt-quatre.

- On va continuer de s'écrire ?

- Oui.

- Oui, oui, ou oui, non?

- Oui.

L'arbre en face perd ses délinéaments, devient flou. Celui qui monte des chapiteaux me caresse l'oreille. Je sais qu'il sourit. Je ne vois pas son visage, je regarde tout droit, mais je sens qu'il sourit, et je commence à sourire moi aussi. Je regarde tout autour si on nous a vus. Il y a des mois qu'un homme, mon ancien chef, marié et père d'un petit garçon blond, de qui j'ai été éperdument amoureuse, m'a nommé traîtresse quand j'avais décidé de rompre. Je ne protestais pas, en fait, j'en suis une.

- Je dois partir. Il faut que je les aide à mettre nos affaires dans le camion.

- Mais bien sûr. A plus ! – dit Monteur de chapiteaux et me fait un signe de la main.

Mes jambes ne marchent pas droit. Son regard brûle mes omoplates.

Le salon a pris fin. Il fait tellement froid dans notre tipi que je préfère arpenter les rues toute la nuit que dormir en dedans. Ne vous inquiétez pas, tout me plaît, mais je ne pourrais pas entrer à l'intérieur, je ne pourrais pas physiquement. La nuit précédente Kaja, Elena, Tobias et moi sommes allés nous promener dans la ville nocturne et nous nous sommes réchauffés entre les deux portes vitrées d'une banque. On s'est allongés par terre en attendant que la police vienne. Il y a normalement des caméras partout dans les banques. Il nous fallait quelqu'un pour faire une photo de groupe « de jeunes clochards ». Nous avons piqué des pommes dans un petit jardin et les avons mangées sans les laver. Nous donnons le bras l'un à l'autre pour nous réchauffer. Je reste silencieuse et souriante, et ça ne les dérange pas. Quand j'étais petite et puis adolescente, tout était autrement. Dans des colonies de vacances ou à l'école tout le temps on m'embêtait avec des questions : « Pourquoi tu ne dis jamais rien? » et on me regardait comme un médecin regarde un malade grave. Pour sembler plus normale je jouait le rôle de quelqu'un d'autre, plus légère, bavarde, je pouvais le tenir quelques jours avec succès. Ensuite je me fatiguais et redevais enfin moi-même et personne ne me remarquait plus.

Jacqueline, la chef de l'organisation, prend pitié et invite les plus gelées d'entre nous : notre animatrice allemande Mélanie, Stéfania la Suisse et moi, passons la nuit chez elle, dans sa ferme à Laillé. Une vraie ferme française. Son mari Pascal et elle ont 80 vaches. Que c'est bon de monter un escalier de bois, prendre un bain, dormir dans un vrai lit, bien au chaud ! Le matin, on nous emmène voir des veaux, petits, craintifs, avec leurs sabots peu assurés.

Pour fêter la fermeture du salon une fête est organisée. Une vingtaine de personnes, organisateurs et bénévoles, sont réunies. On nous fait chanter nos chansons nationales. Transformée en une tomate écarlate, je me débrouille avec un couplet de « Katioucha ». Kaja récite les vers slovènes. Tobias le Suisse de

langue allemande joue du piano. Je l'adore, Tobias, je n'ai jamais vu un garçon de dix-huit ans aussi intelligent et gentil. Tout le monde danse les danses bretonnes à l'intérieur d'un grand cercle. Nous heurtons les meubles. Une soirée en famille. Nous ne sommes pas au complet : Louis est parti tout à coup sans explication, Léo le Suédois, un jeune Kosovar dont je ne me rappelle plus le prénom et Stéphanie la bénévole canadienne, qui est venue toute seule à Guichen, sont partis pour Paris en covoiturage tôt le matin. Foussy est parti après la première semaine pour quelque réunion annuelle de volontaires. Pascal, le mari de Jacqueline, prend un grand atlas et cherche la ville de chacun de nous. Vladivostok prend du temps à être repérée.

Maintenant je repense à cette soirée qui est toujours en moi. Elle coule dans mes veines. J'oublierai le prénom de mes copains de classe mais cette salle en province française, ces visages et ces couleurs ne disparaîtront jamais. Ils font partie de moi-même, comme un bras ou une jambe.

Ma mère saisit difficilement le principe de ces chantiers internationaux. Elle est certaine que c'est une secte. Chaque jour elle m'appelait de la Russie et demandait : « Dis-moi la vérité, ce n'est pas lié à la religion, non ? »

Pendant qu'un Africain mince prénommé Douceman, portant une bague à chaque doigt, et un yogi au turban, pieds nus et cheveux tressés, démontent notre tipi, nous mettons nos matelas rouges en velours et nous allongeons dans les rayons du soleil. Les couleurs de cet octobre en Bretagne sont si flamboyantes, le ciel si profond et les visages des filles tellement nets, que si nous disparaissions tout à coup, je ne serais pas étonnée. Comme dans le film australien « Picnic at Hanging Rock », je ne prononcerai pas le mot « bonheur », je dirai « les boucles blondes de Kaja » ou « sourire timide de Tobias ». Souvenirs : « plumme plumme », les gouttes sur mon front le matin dans le tipi (la veille j'ai mis une poche plastique sur ma tête pour ne pas être mouillée complètement), la leçon de flamenco

d'Elena, l'accent allemand de Mélanie, les yaourts nature et le blanc des chapiteaux sur le vert de la terre.

Retour en Russie. Il fait de la neige mouillée, du vent glaciale. Tout à coup l'hiver a commencé. Beaucoup d'arbres avec des feuilles encore tout vertes sont cassés, par terre au milieu de la route. Un peu comme les mutilés de guerre. Les gens semblent frappés par une telle surprise de la nature. Moi j'ai du mal à y croire, c'est trop fort. En avion j'ai vu par la fenêtre que tout était blanc, les gens autour s'exclamaient : « Il y a de la neige à mi-jambe, regardez ! » Mais j'ai pensé que c'était encore des nuages. Ma mère vient me chercher à l'aéroport et m'apporte des chaussettes de laine, mes chaussures chaudes et mon chapeau. Je suis enrouée et je ne m'entends pas parler comme si j'étais trop loin, dans un tuyau. Il reste encore de la place pour une photo sur la carte-mémoire de mon appareil photographique et je prends une photo de la cour de notre immeuble. Le vert des arbres sous un chapeau blanc.

- T'as trouvé quelqu'un ?

- J'ai fait connaissance d'un homme merveilleux. Il monte des chapiteaux.

Cher Dieu, merci de m'avoir fait Capricorne. J'envoie un e-mail aux organisateurs pour connaître les adresses des deux sociétés qui leur louent des tentes. Ils me répondent sans demander aucune explication. Je trouve le site Internet d'une de ces sociétés. On m'écrit « nous ne sommes pas autorisés à de vous donner des informations sur nos salariés ». Je réponds « merci quand même pour votre temps », imprime deux photos de Philippe noir et blanc, les colle sur les deux enveloppes et écris deux lettres identiques.

Le Nouvel An. Je me noie dans ces jours gris, je repense à cet octobre comme à un rêve. J'achète le billet de train à Khabarovsk, une ville proche de Vladivostok, je descends dans un hôtel presque vide, tout le monde fête le Noël orthodoxe, je lis « Roman Russe » d'Emmanuel Carrère et je pleure des nuits entières. Je ne sais

pas pourquoi je meurs de froid dans cette ville inconnue au lieu de manger de la tarte et boire du thé chaud chez maman. Je ne sais pas ce que je fais, ce que je ferai après et pourquoi. Je ne sors presque pas de ma chambre, sauf à l'église et pour laisser à la femme de chambre le temps de nettoyer la chambre. J'ai des poches sous les yeux. C'est impossible de se promener, le sang se glace dans mes veines et mon manteau croustille. Cette ville me fait peur, je ne la supporte plus, je crains d'être bloquée ici à jamais. Je pleure la nuit, je dors toute la journée, je répète : « Janvier, c'est comme ça, il faut patienter, juste survivre, il va finir, sans doute il va finir, après tout ira mieux ».

Un dimanche, la première lettre vient. Sans aucun tampon russe. Je la relis un million de fois, étant persuadée que le Père Noël a décidé de l'apporter personnellement au bout de la Russie. Il n'en revient pas de ma bêtise. Je saute comme une folle, je téléphone à mon amie qui rit de m'entendre agitée ainsi. J'ai payé cette lettre avec mon pèlerinage.

« Comment se fait-il que tu sois aussi entêtée pour garder le contact ? J'ai du mal à saisir. Je suis bien trop vieux pour toi. J'espère que tu arriveras à me relire, j'écris comme un cochon... Je garde ton adresse pour te donner des nouvelles du monteur de chapiteaux de temps en temps. »

Mai 2008. Je regarde les chapiteaux du sommet de la Tour Saint-Nicolas. J'ai emmené mon vêtement indien multicolore pour lui plaire. Un couple monte. La femme dit « Bonjour » et je lui réponds. C'est la France, il faut effacer du visage cette expression morne, typique pour les Russes comme si tous les chagrins de la planète pèsent sur leurs épaules.

Je l'ai fait, je suis venue à La Rochelle chez le monteur de chapiteaux. J'ai gravi l'Everest, traversé le globe.

Il a préparé une tarte aux pommes pour moi. C'est tellement rassurant de venir chez quelqu'un qui te prépare à manger, qui te regarde dans les yeux, qui te fait rire tout le temps, qui te donne son pull s'il fait froid. C'est comme si j'étais venue chez un père, ou un tonton, sauf que je n'ai jamais eu de père et je préfère ne plus voir mon oncle. Je peux être une fille capricieuse, bavarder sans cesse ou conserver le silence tant que je veux. Avec lui, tout est simple, je suis bien à l'aise, je ris à haute voix et j'aime mon rire sonore.

- J'imagine le jour quand ma lettre est venue à votre bureau !
- C'est notre comptable qui s'occupe du courrier. Elle m'a dit : « Il y a une photo de toi, Philippe, ça te dit quelque chose ? », j'ai pensé « C'est quoi ce travail ? », puis j'ai regardé l'enveloppe, elle venait de Russie et j'ai pigé.

Ses collègues et lui, ils démontent les chapiteaux à La Rochelle après une régata à voile. Je longe le pavé entre la Tour de la chaîne et la Tour de la Lanterne. Il porte de lourds bancs avec son épaule droite malade. Son pull gris, le même que le jour de notre première rencontre, son uniforme. Ses chaussures de sécurité. Il s'approche du mur et me regarde du bas en haut :

- C'est pas trop fatigant de regarder les autres travailler ?
- La scène « La dame et le chevalier ».
- Sauf que je n'ai pas de guitare et je ne sais pas chanter.
- Ça va comme ça.
- Tant mieux. Mais j'ai vraiment l'impression d'être dominé.
- Je descends.
- Je ne sais pas si on va te laisser entrer.

On ne me laisse pas entrer « pour des raisons de sécurité ». J'attends assise sur une dalle en béton au Vieux Port de La Rochelle, comme la femme d'un marin. Enfin ils sortent pour le déjeuner. Jean, qui était à Guichen lui aussi, s'exclame « Irinaaa, bojouououour ! » et me fait la bise. « Il est gentil ? », il montre Philippe

d'un signe de tête. Les autres me regardent d'un air étonné. Ils entrent dans un café et nous deux allons dans un autre. J'ai faim, mais il faut que garde le reste de mon argent. Je ne veux pas que Philippe paye pour moi. Niort – La Rochelle chaque jour pour me voir, l'essence lui revient une fortune.

La veille de mon départ, il m'emmène chez lui. Le lendemain matin, je partirai de Niort. « J'ai aimé énormément votre auberge de jeunesse ! », - dis-je à l'accueil. On m'échange mon billet à la gare et me rembourse quatre euros. Je saute de joie et j'achète un sandwich.

Pendant cette semaine, je me suis habituée à sa voiture, à ses mains au volant, à cette ceinture de sécurité, à la musique qu'il écoute : « Louise attaque » et « Mama Béa ». Chaque soir, il vient à mon auberge de jeunesse me chercher dans sa vieille «Peugeot» et me fait visiter les alentours.

- T'aimes Vincent Delerm ?
- Je connais, mais j'aime pas.
- Michel Sardou ?
- Je n'ai pas soixante ans quand même !
- Dalida ?
- Tu plaisantes ! C'est purement commercial ça.
- Lara Fabian ?
- Non !
- Nos ne coïncidons pas. Marie Laforêt ?
- Non.
- Grégory ?... Non.

Je veux demander "Ilona Mintrecy", mais je me mords la langue.

- Zazie ?
- Oui ! C'est une des rares Françaises que j'aime.
- Ouf !

Je lui ai apporté deux jolies cuillères de bois traditionnelles russes, couvertes de vernis. Hohлома, le « h » se prononce. Et un bonhomme en métal provenant de l'Inde. Il lui ressemble, aussi maigre et travailleur. Mais Philippe, il est sans chapeau et sans couteau.

Je prends sa paume dans les miennes. Lui, fait des ronds avec mon doigt, comme dans un jeu pour les mômes.

- T'es tout blessé.

- Oui, faut appeler le SAMU.

- Apprends-moi un peu le français. Tu connais le passé simple ?

- Ça existe ?

- Bien sûr. « Il rentra et il mangera ».

- Ça ne colle pas vraiment.

- Non. « Il rentra et il mangea ».

- Ça fait longtemps que j'ai quitté l'école, je préfère m'exprimer le plus simplement possible...

C'est la deuxième fois dans ma vie que je caresse les cheveux d'un homme, la première par mon initiative. J'ai des frissons, il fait froid.

- Tes cheveux sont très doux.

- Chaque fois que je vais chez une nouvelle coiffeuse, elle me le dit.

- Tu t'endors ?

- Non, mais si tu continues comme ça...

- Quand ma mère me le faisait, je m'endormais tout de suite. Tu me promets que demain quand tu te lèves, même à cinq heures, tu me réveilleras moi aussi ?

- Pour faire quoi ?

- Discuter.

- T'es une grande malade. Tu as oublié de prendre tes médicaments ce jour-là quand tu m'a passé ta petite enveloppe. Tu viens chez un mec après avoir discuté seulement cinq minutes avec lui.

- Mes collègues m'ont dit « méfie-toi Philippe ». Ces filles de l'Est, on montre des reportages. Elles ne veulent que des papiers français. Quand j'ai parlé de toi au boulot, tout le monde a dit qu'elle fait ça parce qu'elle veut rester en France. Elles se marient, d'abord elles sont gentilles et tout, et puis quand elles obtiennent des papiers... Elles s'en fichent du mec, et plus de vie sexuelle etc. Tu piges ce que je dis ?

- Oui, elles s'en branlent. Tu penses que c'est la meilleure façon d'agir pour avoir des papiers français ? Faire passer un CD à un monteur de chapiteaux ?

- Mais je ne sais pas quelle est la meilleure façon. Je ne saisis pas le truc.

- Tu penses que c'est truqué ? Tu penses que je suis TELLEMENT calculatrice ?

- Je ne sais pas. Mais j'avoue que j'ai toujours une petite arrière-pensée.

- Même maintenant tu ne me crois pas ? Tu penses que je suis ici à cause...

- Un peu. De moins en moins mais quand même. Je suis honnête, tu vois.

- Ce n'est pas si mal que ça en Russie. On peut vivre bien, il y avait des problèmes, mais maintenant ça va. C'est normal en Russie.

- On sait très peu sur la vie là-bas, seulement ce que la télé montre, ces reportages. Je ne dis pas la Russie uniquement, mais tous les pays de l'Est, l'Ukraine, la Pologne...

- Pauvres français, tout le monde veut les duper. T'attendais minuit pour commencer tout ça ?

- Il vaut mieux en parler, tu ne trouves pas ?

Il pose ses mains sur mon dos. Je m'écarte. J'aimerais jouer l'orgueil blessé, mais je n'y arrive pas. Je suis trop bien ici, trop paresseuse, et j'ai trop bu.

- Je t'ai vexée ?

- T'as raison, Philippe, méfie-toi. Mais sache qu'il n'y aura pas d'autre fille pour faire le même.

- Je sais. C'est le truc d'une fois dans la vie.

Je fais semblant d'être indignée, mais je ne le suis pas. Cela m'amuse cette peur des Russes. J'en suis même un peu fière. Il me lasse toujours de donner des explications. Le vin me tourne la tête. Je caresse ses cheveux, je touche son oreille.

- Tu sais, j'ai grandi sans père.

- Il s'est enfui quand tu es née ?

- Quelque chose de pareil. Il me semble que toute ma vie je vais le chercher.

Il faut que je rattrape le temps, qu'un homme me fasse rire, que je redevienne une petite fille normale, qui soit boudeuse, que j'aie le droit de bouder. Il faut qu'un homme me fasse à manger, me promène en barque, porte ma valise et me raconte des histoires. Surtout qu'il soit plus fort que moi.

- Mes sentiments pour toi ne sont pas ceux d'un père.

Je me lève à neuf heures moins le quart, j'enfile mon pantalon et mon pull, je sors dans l'antichambre. Il est assis avec son journal. Nous sommes comme une famille, nous nous sommes réveillés dans le même appartement.

- Bonjour !

Il a tressailli. Du thé sur la table, et un morceau de la tarte aux pommes. Il a les cheveux mouillés. Un homme m'a préparé le petit dej. Mon petit papi. On va me tirer de cet appartement à l'aide d'un excavateur.

- Cette nuit, j'avais terriblement envie de coucher avec toi, mais je me suis dit, il ne faut pas, elle habite loin.
- C'est pour ça que j'ai fermé la chambre à clé.
- Il y a une clé ? Je ne savais pas. Je ne serais pas entré en tout cas.

Je touche ses coupures et blessures, je baise ses paumes, je lui prédis quatre-vingts ans de vie, je mets ma tête sur son épaule, je m'accroche à lui.

- Je n'aime pas mes mains.
- Pourquoi ?
- Je me mange les ongles, ça se voit, et je n'aime pas quand on les regarde.
- Il faut que tu les couvres du vernis amer, tu sais, il en existe, comme la moutarde.
- J'aime la moutarde.
- Oui, tu vas les bouffer tout de même!

- Restons comme ça jusqu'au bout du monde.
- Jusqu'à la fin du monde.
- Ouais.

- Mais comment, comment j'ai pu savoir que tu es quelqu'un de bien ?!
- Je ne suis pas quelqu'un de bien. Tu ne me connais pas.
- Je te connais.
- Pas plus que vingt pour cent.
- Pourquoi tu dis ça ? Tu as tué quelqu'un ?
- Pas encore.
- Je ne te crois pas que tu ne me crois pas.
- Donne-moi du temps de déchiffrer ta phrase.
- J'aime tes yeux.
- Je préfère les tiens. Marron c'est banal.

Nous regardons la pendule toutes les dix minutes et puis nous nous regardons, impuissants. Il me donne son pull et ouvre la fenêtre. Je grelotte. Nous sommes assis sur le canapé.

« Si vous saviez comme on pleure
À vivre seul et sans foyer,
Quelquefois devant ma demeure
Vous passeriez ».

- T'aimes ?

- Oui.

À l'université, j'adorais cette poésie. Je l'ai apprise par coeur mais je ne savais pas encore de qui il s'agissait. De Philippe, monteur de chapiteaux à l'autre bout du globe.

Son air fatigué, perdu, sérieux, silencieux me fait mal.

- J'aime ton profil.

- On ne dit pas ça à son père.

- Tu m'aimes tout simplement ?

- Beaucoup plus que ça, beaucoup plus que ça...

La gare de Niort. Il fait gris et frais. Philippe regarde la composition du train sur un panneau. C'est pathétique, comme dans les films. Adieux sur le quai, elle quitte la France.

- Tu fumes trop, tu vas attraper la tuberculose.

- Le cancer. Je t'ai dit, on le fêtera avec du champagne avec mes collègues.

Je l'imagine bien.

- Je sais que c'est bête ce que je dis.
- Est-ce que je vais me marier ?
- Je sais pas.
- J'aurai des enfants ?
- Pourquoi tu n'en aurais pas ?
- Tu continueras de m'écrire si je me marie ?
- Non. Ton mari n'aimerait pas.
- Il ne saura pas.
- Ce n'est pas un bon début pour la vie conjugale.

- Tu sais, je n'ai jamais pris l'avion. Si, je l'ai pris deux fois mais je n'ai jamais atterri.

- Ça se voit.
- C'était dans l'armée. J'ai sauté en parachute.

Je l'embrasse sur les deux joues, à la russe, puis sur la bouche. Je lui fais un signe de croix.

- C'est quoi ça ?
- Rien de mauvais ne t'arrivera jamais.
- Je vais donc te faire de même. Sauve-toi.

Dans le compartiment je me trouve avec une famille très sympa : papa, maman et un garçon de quatre ou cinq ans qui fait ses devoirs dans un album pour les enfants. Il faut écrire telle lettre, le nom d'un animal sous son image etc. La mère lui donne des conseils d'un ton tranquille.

- Faut faire quoi, maman ?
- Colorer un arc-en ciel.

- C'est beau comme ça ?
- Ce serait mieux si tu le faisais avec des couleurs différentes.
- Non, je veux tout jaune. C'est beau comme ça ?
- Oui, maman rit, un arc-en-ciel tout jaune.

Papa revient du wagon-restaurant chargé de paquets :

- On m'a poussé à la consommation !

À gauche trois filles, étudiantes d'après leur apparence, avec trois paquets similaires. Une s'est roulée en boule et dort dans son fauteuil, la tête contre la vitre. Les autres bavardent, je comprends presque tout. Ça me berce, j'aimerais leur sourire.

- Et elle l'a largué...

Je me sens bien ici, je ne veux pas bouger, faire le moindre geste. Je lui ai dit que j'allais pleurer pendant tout le trajet, mais non, je ne suis ni triste ni gaie, j'ai froid. Sur la fenêtre il y a une lampe plate en forme d'écran avec laquelle le gamin s'amuse. Le train entre dans un tunnel. La famille ramasse ses affaires, ils se dirigent vers la sortie. Le garçon me dit d'un ton sérieux :

- Il ne faut pas éteindre, parce qu'il fait noir.

Je fais signe de la tête.

Il ne me reste qu'exactly vingt euros, et sur le chemin de retour je vais rester un jour chez mon amie à Irkoutsk, voir Baïkal, le plus grand lac en Russie.

Le vol Paris-Munich sera en retard, je louperai forcément mon avion Munich-Moscou. Je récupère ma valise qui est déjà presque partie, je cours vers le bureau de renseignements, puis on m'échange les billets pour un vol en direction de Londres. Au guichet, je traduis tant bien que mal du français en russe pour une famille Ouzbek, saute dans le petit train qui circule entre les terminaux de Charles

de Gaulle. Il faut penser vite, je n'ai pas l'habitude mais j'y parviens. Essoufflée, je m'assois dans un coin et je compose son numéro.

- Il faut que tu me dises quelque chose de bien.

Je suis libre de dire n'importe quoi, il m'écouterà et me comprendra malgré mes fautes de français et mon grave accent de l'Est. Je peux l'appeler à n'importe quelle heure, jour et nuit.

- Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je pense à toi très fort.

- J'aime ta voix.

- Tu aimes ma voix, tu aimes mes cheveux, je suis beau quand je travaille... Il faut arrêter le cinéma.

- Si tu dis que c'est du cinéma, je raccroche !

- Alors je serai obligé de répéter ça mille fois pour que tu raccroches.

- Je t'adore. Je veux revenir dans ton appartement.

- Tu es la bienvenue. Maintenant tu n'as plus besoin de ton auberge de jeunesse, tu seras logée et nourrie chez moi.

Maman, je te téléphone de Londres. Non, ne le dis pas à grand-père. Non, je ne suis pas dingue. Moi non plus je n'y crois pas. Moi aussi je pensais que j'allais passer toute ma vie à la frontière chinoise en remuant la soupe dans une marmite. Je suis un peu dyslexique, faut boire du « Red Bull » pour rester debout jusqu'à l'embarquement. Je sais que ce n'est pas sain ces trucs mais pour une fois on peut.

C'est drôle. Sur le chemin du retour je me sentais mal de me trouver en Allemagne en mai, même seulement deux heures à l'aéroport de Munich. Chaque année je passe la journée avec mon grand-père pour l'anniversaire de la Victoire, et aujourd'hui il pense que je suis allée en mission au nord-est de notre région, à Terney, pour faire un rapport sur la lutte contre le braconnage. Quelle ironie, Terney est un nom français. C'est Lapérouse qui a donné ce nom à ce port. Je

mens super bien, ça m'étonne. Quoi faire, il a quatre-vingts six ans. En ce moment il doit écouter la radio, ses lunettes le font ressembler à un vieux bibliothécaire. Mon petit chien Janvier est attaché. Grand-père ne le laisse plus courir partout comme avant à cause des légumes.

A Irkoutsk Irina m'attend, ma meilleure amie, presque une soeur. On va à Baïkal. On sent l'odeur des sapins. L'eau est glaciale. Le vent pénètre sous nos vestes. Pour revenir ici, je jette les pièces de monnaie dans ce lac qui a l'air d'une mer. Avec Ira, nous étions dans la même classe à l'école et puis dans le même groupe à l'université. Elle est partie à Irkoutsk pour écrire une thèse. Notre petite ville où habitent ses parents et son frère lui manque. Cela fait cinq mois qu'elle n'est pas retournée à la maison. Elle a maigri. Nous longeons le quai d'Angara. Ce que j'aime le plus chez Ira, c'est qu'elle n'envie jamais personne, par indifférence ou par paresse.

- Et moi, je veux tout de suite retourner dans son HLM boire du thé avec un morceau de tarte aux pommes.

Mes cheveux ne gardent plus l'odeur de ses clops. Est-ce que j'existe ? Est-ce que tout ça a bien existé ? Comment j'ai pu le mériter ?

Je reviens au bureau, à mes traductions sur les tigres et les braconniers. Une de mes collègues pense que je cherche un moyen pour rester en France. Qu'ils pensent, qu'ils parlent, qu'ils fassent des hypothèses, surtout qu'ils ne me posent pas de questions. On regarde des photos. Quand les autres sortent enfin pour la pause déjeuner, je me connecte sur You Tube et j'écoute Zazie.

« Jacques a dit : « Cours »

Jacques a dit : « Vole »

Mais pas le jour où je décolle

Jacques a dit : « Cours »

Jacques a dit : « Aime »

J'ai beau t'aimer, tu pars quand même... »

Oui, maman, il y a un monteur de chapiteaux. Il est très beau quand il travaille, et c'est pour ça que je lui ai fait passer un CD. Cinq photos uniquement sont dans son album : ses neveux quand ils étaient petits, ses neveux plus grands, les quatre mômes de son ami algérien qu'il surveillait souvent en absence de leurs parents, ensuite les chapiteaux et moi. Tu connais quelqu'un qui a des chapiteaux comme photos personnelles ? On a fait des mots croisés chez lui dans son HLM à Niort. Tous les soirs, je portais son pull. Il a les yeux marron et de longues jambes. Il me parle des filles russes et des papiers français, mais dans ses yeux je vois des rayons de soleil. Il attend mes lettres et j'attends les siennes. Je ne voulais pas fermer la chambre à clé. J'ai l'impression de ne plus être seule, de devenir vivante. Chaque soir avant de m'endormir je m'agenouille et je remercie Dieu. Moi qui suis si méchante, si indifférente envers mes prochains, qui se fiche du monde, tout le temps je pense à son épaule malade. Je ne te téléphone jamais pour avoir de tes nouvelles, mais à lui je téléphone, pour entendre qu'il est au boulot au Futuroscope à Poitiers, pour savoir qu'il est là, que je ne l'ai pas inventé. Je me fiche de l'avenir. Je ne pense pas que je suis amoureuse. Non, tout simplement il y a un monteur de chapiteaux, et ça me sauve.